

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur, 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — 10 — — — 13 — — —
Trois mois, — 5 — 25 — — — 7 — 50 —

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 18 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
4 — 35 — — soir, Express.
6 — 56 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 52 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
5 — 47 — — soir, Omnibus.
9 — 57 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

BULLETIN DE LA GUERRE.

Les Prussiens ont éprouvé, le 28 mars, un échec que les rapports militaires essaient vainement de dissimuler.

Depuis que la brigade Rawen s'est emparée des positions de Rokebull, elle avait creusé des tranchées et poussé les travaux d'approche jusqu'à 500 mètres de la place.

Franchir une distance de 500 mètres en affrontant à découvert le feu de l'artillerie et la fusillade d'un ennemi couvert par des retranchements est une entreprise plus qu'audacieuse. Les généraux prussiens ne voulaient pas sacrifier inutilement leurs soldats, mais ils sont impatients de prendre Düppel et ils ont compté sur l'effet d'une attaque de nuit. D'ailleurs ils espéraient surprendre la garnison danoise.

Ce calcul a failli réussir. Les postes danois n'étaient pas suffisamment nombreux et la fatigue avait été plus forte que le sentiment du danger.

A trois heures du matin, les Prussiens arrivent au pied des bastions qui défendent la droite de Düppel. Les sentinelles font feu. Mais il est déjà trop tard. L'infanterie prussienne monte à l'assaut. Les Allemands s'élancent, profitent du désordre, et en quelques minutes ils sont maîtres de deux bastions.

Cependant les Danois se rallient, une lutte corps à corps s'engage. Les Prussiens se battent courageusement, et ils sont au moins trois contre un. Des renforts arrivent aux as-

siégés, et à 8 heures du matin, après un combat de 5 heures, les Prussiens se retirent, laissant les fossés et les glacis jonchés de morts. Plusieurs centaines de prisonniers restent aux mains des Danois.

Mais, avant d'atteindre leurs tranchées, les Prussiens ont essayé des pertes sensibles. L'artillerie des assiégés les couvrait de mitraille; le *Rolf-Krake*, embossé depuis quelques jours au nord de la presqu'île, entre la partie est de Düppel et l'île d'Alsen, prenait les colonnes en écharpe. Il faisait pleuvoir ses projectiles creux, qui éclataient au milieu des rangs et y causaient d'affreux ravages.

Les Danois ont voulu profiter du désordre de leurs ennemis pour exécuter une sortie et détruire leurs ouvrages. Ils s'élancent à leur tour et arrivent jusqu'aux tranchées. Le combat devient une mêlée: on se perce à coups de baïonnette, on s'assomme à coups de crosse. Enfin, après un combat qui a duré jusqu'au soir, les Danois se retirent, protégés par l'artillerie des redoutes et par le feu du *Rolf-Krake*.

Cette affaire a été glorieuse pour les Danois; nous ne savons pas et nous ne saurons probablement jamais le chiffre exact des pertes essuyées par les Prussiens. Les rapports officiels ne l'avouent pas. Mais nous avons un point de départ pour nos conjectures. On se rappelle que les Prussiens évaluèrent leurs pertes au combat du 17 mars à 400 hommes, tués ou blessés. Or, il résulte d'informations dignes de foi que cette journée leur a coûté 900 à 1,000 hommes. Les deux combats du 28 doivent leur avoir coûté au moins le double. D'après une dépêche de Gravestein, le régiment de la

garde aurait 14 morts et 53 blessés; les pertes du 18^e régiment ne sont pas constatées et le 55^e n'aurait essayé aucune perte. Ces chiffres nous semblent impossibles après huit heures de combat.

L'attaque du matin a duré cinq heures. Le soir on se battait encore. Pendant une partie de la journée, les Prussiens ont été exposés au feu du *Rolf-Krake*. On sait quels ravages peut causer l'artillerie des bâtiments de guerre quand elle est dirigée contre des troupes de terre. Au siège de Sébastopol, et notamment à l'attaque du mamelon Vert, l'artillerie des bâtiments russes a causé à notre armée des pertes dont le souvenir ne s'effacera jamais.

Le rapport prussien dit que le *Rolf-Krake* a reçu 4 boulets. Il est probable qu'il n'en a pas souffert. Sa cuirasse est trop solide pour avoir été entamée.

Le journal du comte Russell, le *Daily News*, dit que les canons prussiens établis à Broacker ont une portée supérieure aux canons danois, et que ceux-ci ne peuvent atteindre jusqu'aux batteries des assiégeants. Nous avons reçu, depuis le commencement du siège, des dépêches qui contredisent l'assertion du *Daily News*.

D'ailleurs, il ne suffit pas de canonner des retranchements à distance, il faut pratiquer une brèche et donner l'assaut. C'est ce que l'armée prussienne n'est pas encore en mesure de faire.

Les ingénieurs prussiens s'occupent de fortifier Rendsbourg sur l'Eider.

Les armées alliées semblent vouloir abandonner le Jutland; elles ne se sont pas rapprochées de Fredericia et n'ont rien tenté

contre cette place depuis le bombardement du 20 et du 21 mars. (Pays).

On se demandait pour quel motif les Autrichiens avaient subitement abandonné le siège de Fredericia. Des bruits vagues de complot et de révolte dans l'armée autrichienne avaient déjà couru. Une lettre adressée de Copenhague au *Siecle*, par M. Oscar Comettant donne des détails que nous allons reproduire en laissant toute la responsabilité au journal qui les a publiés.

Le correspondant du *Siecle* s'exprime ainsi: « Tous les Hongrois appartenant à l'armée autrichienne, officiers et soldats, s'étaient concertés pour passer aux Danois, afin de combattre avec eux l'ennemi commun de leur nationalité.

» Encore quelques heures, et ce complot, dont la nouvelle ne peut manquer d'exciter en Europe une vive émotion, était mis à exécution.

» Dès que le général Gablenz a eu connaissance de cette conspiration, il a jugé nécessaire de s'éloigner immédiatement de Fredericia.

» Alors a commencé une instruction qui a eu pour résultat la condamnation à mort d'un certain nombre d'officiers et de soldats hongrois. Ce nombre, d'après une lettre particulière écrite par un officier danois, arrivée ce soir à Copenhague, et que j'ai eu sous les yeux, ne s'élèverait pas à moins de trois cents.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que l'avant-dernière nuit et la nuit dernière on a entendu de sinistres feux de peloton qui ne peuvent

FEUILLETON.

LA CHIMÈRE

(Suite.)

« Vous l'avouerez-je toutefois, grand-père? Depuis deux jours je me sens l'âme inondée d'une langueur inexprimable. Est-ce fatigue? est-ce découragement? Je l'ignore. Toujours est-il que mon application ordinaire m'a fait défaut. A peine ai-je eu le courage de rimer un sonnet en l'honneur de ma muse. J'ai osé le lui montrer; elle l'a lu attentivement, puis elle a rougi. A cette vue, je me suis troublé et j'ai rongé moi-même jusqu'au blanc des yeux.

« — Monsieur Dominique, m'a-t-elle dit lorsque l'impression se fut un peu effacée, il ne faut pas de distraction dans l'accomplissement d'une œuvre sérieuse. Pour être robuste, l'inspiration doit se contracter. Ne m'adressez plus de vers.

« — Vous ai-je offensée? repris-je réellement inquiet.

« — Non, répondit-elle avec une gracieuse dignité. Votre sonnet est charmant, et je vous remer-

cie. Elle me tendit sa main que je saisis et retins longtemps pressée dans les miennes sans qu'elle essayât de me la retirer. Il me sembla en ce moment que toute ma jeunesse faisait explosion comme une fleur de palmier et que jamais mon cœur ne s'était épanoui avec autant de puissance et d'éclat. Suis-je donc encore sur le point d'aimer? Après les rudes secousses qui l'ont tant ébranlée, mon âme, à peine remise, serait-elle impatiente de nouveaux orages? Je ne sais, mais j'ai comme un pressentiment d'amour.

Ah! grondez-moi de nouveau, grand-père, car je n'ai pas le sens commun! Que voulez-vous? tout conspire contre ma raison, tout m'entraîne, et l'on ose même prétendre que je suis aimé! Aimé d'Olympe de Treuil, moi! allons donc! je n'en crois absolument rien!... Et cependant je voudrais bien y croire un peu. Quelle folie!

« Mes prochaines lettres ne se feront pas attendre, je vous le promets. Soyez comme toujours le confident des rêves, des espérances, et aussi des déceptions

» De votre DOMINIQUE.

« J'embrasse ma petite Claudine, et je lui ordonne formellement de se marier... puisqu'elle le peut. Je lui en eusse donné l'exemple, si j'avais pu.»

Huit jours plus tard, le chevalier de Kerlaz lisait ce qui suit:

« Il y a du nouveau, grand-père. Il y a surtout de l'imprévu. Elie Mariaker avait raison lorsqu'il prétendait que j'étais aimé! Je suis aimé, en effet, de la belle et intelligente Olympe de Treuil! C'est elle-même qui a daigné me le dire avec une franchise calme et chaste qui rappelle les habitudes loyales des *Misses* de l'Angleterre et des États-Unis. Je savais d'ailleurs qu'elle méprisait les minauderies sournoises que l'éducation française enseigne à nos jeunes filles, et je n'ai pas été surpris de sa noble et touchante sincérité. Mais je me hâte de vous apprendre en quelles circonstances s'est produit l'événement, car c'est un véritable événement pour moi.

« Je m'étais rendu à Fontenay-aux-Roses, et j'apportais un fragment considérable de mon poème, fragment improvisé en quelque sorte dans la fièvre des insomnies. Lorsqu'Olympe m'aperçut, elle comprit, à l'expression de mon visage, que j'avais beaucoup travaillé et que j'étais satisfait du résultat de mes efforts. Elle abandonna sa mère, qui lui faisait admirer de magnifiques cardinaux au plumage de feu, et m'entraîna au fond du jardin, sous la charmille consacrée par le poète et la muse; là, elle

me dit de sa voix harmonieuse et grave: — Ce doit être beau. Je vous écoute... Pendant plus d'une heure je lus. Je lus avec éloquence, avec entraînement. Il y avait dans mon accent une vibration électrique qui m'étonnait moi-même et communiquait à mes vers une étrange, une irrésistible séduction. Olympe observait un profond silence; mais le rayonnement de son regard, la pâleur de ses joues, l'agitation de sa poitrine, me révélaient assez son enthousiasme et son admiration. Elle était comme magnétisée par ma parole; et son âme s'attachait à chacune de mes strophes comme l'abeille au fond des roses pour en exprimer les parfums et les sucs. Tout concourait à favoriser une heureuse impression: le ciel était d'un bleu suave; l'air lumineux exhalait une délicieuse odeur de printemps; la verdure luxuriante s'étoilait de fleurs multicolores; les oiseaux gazouillaient en sourdine leurs plus délicates mélodies, et les sylphes invisibles murmuraient au cœur de la jeunesse l'hymne éternel et sacré de l'amour. J'avais achevé ma lecture, et j'attendais l'éloge. Mais Olympe restait muette, si l'on peut appeler du mutisme ce cri sonore des yeux, plus expressif mille fois que les braves retentissants sortis de la bouche humaine. J'étais un peu oppressé; l'animation avait mis à mes

être que l'exécution des sentences prononcées. »

Les dépêches de ce matin disent que la ville d'Horsens, évacuée par les Autrichiens, a été occupée le 28 par les Danois. La retraite des alliés continue. Cependant l'infanterie de la garde royale prussienne employée au siège de Düppel a été divisée en deux corps dont l'un reste devant la place, tandis que l'autre va renforcer les Autrichiens et recommencer avec eux le siège de Fredericia.

De nouveaux renseignements nous arrivent sur l'affaire de mardi. Les dépêches du *Times* disent que les soldats prussiens ont été repoussés trois fois et que leurs officiers ont vainement essayé de les ramener au feu. (*Idem.*)

Le maréchal Wrangel continue à destituer les fonctionnaires danois qui ne veulent pas lui remettre une promesse écrite de soumission. Cette mesure inouïe atteint non-seulement les fonctionnaires du Sleswig, mais ceux du Jutland. Le *Journal d'Ekhernsfoerde* annonce que les baillis et les bourgmestres de Ripen, Veile, Skanderborg et Aarhus ont été destitués pour ce motif et remplacés par des fonctionnaires allemands.

La *Gazette allemande* de Saint-Petersbourg dément la nouvelle de la formation d'un camp de 30,000 hommes en Finlande pendant l'été prochain.

Des correspondances particulières de Pesth nous annoncent que les arrestations continuent en Hongrie, et que le mouvement s'étend à la Transylvanie.

A Klausenbourg les étudiants ont célébré par une illumination l'anniversaire de la révolution de 1848. Les sous-officiers polonais et hongrois au service de la Porte donnent en grand nombre leur démission pour se mettre à la disposition des événements.

Le *Moniteur* publie une lettre du Mexique qui contient des faits intéressants dont voici le résumé :

Au 1^{er} mars, le général Ortega était en retraite sur Durango. Doblado était à Monterey avec 1,500 hommes, 8 à 900 cavaliers occupant Guadalupe. C'était tout ce qui restait à Juarez. Les bandes qui infestaient les routes de Morelia à Pazacaro avaient été dissipées par le général Marquez, et Urraga n'avait plus que 3,000 hommes, sans armes, sans munitions ni moyens de subsister. Ortega a été complètement battu à l'hacienda de Huagas par le général Castagny.

Les guerilleros sont aux abois. La pacification marche à grands pas. La situation de la Vera-Cruz et des Terres-Chaudes est excellente.

Une somme considérable a été votée par l'ayuntamiento de Mexico, pour recevoir dignement le nouvel empereur du Mexique, qui est attendu ici avec la plus vive impatience.

La ville de Vera-Cruz s'est parée pour l'ar-

rivée de son souverain; tous les habitants, d'un commun accord, ont fait recrépir et peindre leurs maisons (car ici comme aux Etats-Unis les maisons sont peintes de diverses couleurs, et non uniformément blanches comme en France). La municipalité, de son côté, a fait réparer les édifices publics, et rien n'est plus agréable à voir que l'aspect riant de cette ville, si ce n'est toutefois l'enthousiasme des habitants pour l'empereur Maximilien.

Les dames d'Orizaba ont nommé pour recevoir l'impératrice, au moment de son passage dans cette ville, une commission de six d'entre elles, sous la présidence de M^{me} Téan de Régil, qui appartient à l'une des plus anciennes familles du Mexique.

Toutes ces dames sont fort occupées depuis quelque temps : elles brodent un magnifique manteau impérial qu'elles doivent offrir à l'impératrice Charlotte.

Nous empruntons à la *Revue de la Semaine*, correspondance publiée sous la direction d'un de nos confrères, M. J. Paradis, l'article suivant, qui appelle l'attention sur un nouveau journal quotidien, dont la publication a lieu depuis le 20 mars courant :

RÉVOLUTION DANS LE JOURNALISME.

« La presse est une tribune et non pas un commerce. »

C'est par cette noble et fière parole que s'annonce au public un nouvel organe de la presse quotidienne qui se fonde dans des conditions entièrement nouvelles, et qui paraît depuis le 20 mars, sous le titre du *Globe*, déjà célèbre dans les fastes du journalisme contemporain.

La presse périodique, telle qu'elle est constituée parmi nous, est une œuvre de parti ou une opération commerciale. Quel devrait être son but ? d'éclairer le public, de propager les idées et d'enregistrer les faits. Or, quel est le journal aujourd'hui qui comprend et qui exerce ainsi sa mission ? Chacun traite les questions à son point de vue exclusif, néglige les faits qui sont contraires à son opinion, et ne s'adresse qu'à une seule catégorie de lecteurs.

Certes, la presse ainsi comprise a sa raison d'être, nous ne voulons pas le nier ; mais un journal, fondé sur ce système, est une œuvre de parti, et n'a qu'une clientèle forcément limitée. Ce n'est pas une tribune.

Qu'est-ce qu'une tribune, en effet ? C'est un terrain neutre placé sous l'égide de la liberté, où toutes les opinions peuvent se produire.

Aussi voyons-nous dans la presse la plupart des opinions, presque toutes les nuances d'opinions représentées par des organes spéciaux ; mais nous cherchons en vain le journal indépendant qui, planant au-dessus de tous les intérêts de partis et de personnes, s'adresse à tous les citoyens, et spécialement à cette immense majorité de lecteurs intelligents qui ai-

ment à s'éclairer sur toutes les questions. Or, comment s'éclairer en lisant un journal cantonné systématiquement dans son opinion, et fermant l'accès à toute contradiction ?

Le *Globe* vient inaugurer dans le journalisme des mœurs nouvelles. Il est le journal de tous parce qu'il résume tous les journaux ; il sera adopté par tous les lecteurs impartiaux qui recherchent la vérité et la lumière ; et il ne sera même pas repoussé par les hommes de parti, qui y trouveront l'expression des idées et des faits favorables à leurs convictions.

En effet, convaincu que la vérité sort triomphante de la libre discussion, le *Globe* reproduit chaque jour, grâce à l'étendue de son format, tous les articles dignes d'intérêt publiés le jour même dans les grands et les petits journaux français et étrangers, et il paraît en même temps qu'eux. Ses abonnés ont ainsi sous les yeux le pour et le contre sur toutes les questions à l'ordre du jour.

Nous avons insisté sur cette innovation qui nous séduit par sa justesse ; mais nous ne devons pas omettre de dire que le *Globe*, en même temps qu'il est un journal reproducteur, ce qui est une condition de succès, est aussi un journal original, ayant sa rédaction, ses principes, ses opinions, lesquels sont l'expression de la pensée du groupe d'hommes d'Etat et de journalistes qui président à sa fondation.

Le *Globe* peut être considéré comme un organe de l'opinion libérale ; il déclare que ses principes sont ceux de 89. La rédaction en chef est confiée à M. Hippolyte Castille, ancien directeur du *Courrier de Paris*, auteur des *Portraits politiques*, de l'*Histoire de la révolution (1789 à 1800)*, de la *seconde république (1848)* et dont le nom est une garantie d'indépendance ; il s'est adjoint des écrivains connus par leur talent et la rigidité de leurs principes. Sous une telle rédaction, on est sûr que le *Globe* tiendra ses promesses et qu'il ne sera pas moins remarquable par l'indépendance de ses opinions que par le talent de ses écrivains.

Sa partie littéraire est conçue de nature à affrander le lecteur. Puisant dans sa rédaction personnelle les comptes-rendus dramatiques, scientifiques, artistiques, bibliographiques, etc., il emprunte aux petits journaux les articles les plus goûtés du public et donne chaque jour six colonnes de compte-rendu judiciaire.

Aucun attrait, on le voit, ne manquera à ce phénix des journaux ; à ce journal encyclopédique, et nous croyons qu'on peut lui prédire un succès assuré.

Il vient de prendre la seule place qui restât vacante dans le journalisme, et cette place, aucun des journaux actuels, engagés par leurs précédents, par leurs liens, par leur parti, ne pourrait l'occuper.

Enfin, il crée une double révolution dans le journalisme : d'une part, par son système de rédaction personnelle et de reproduction, —

de l'autre par la réduction des prix d'abonnement à sa dernière et véritable expression, c'est-à-dire au coût pur et simple du timbre, du papier et du tirage (1).

Le prix d'abonnement au *Globe* est de 35 fr. pour Paris, 48 fr. pour les départements. Nous croyons ce journal destiné, appelé à rappeler par son succès la faveur qui accueillait, il y a trente ans bientôt, le *Siècle* et la *Presse*, qui, eux aussi, à cette époque, réalisèrent une révolution économique dans la presse quotidienne.

A. PRÉVOST.

(1) On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5. — Prix de l'abonnement : un an (départements), 48 fr., au lieu de 64, 66 et 80 fr., prix des autres journaux ; six mois 25 fr. ; trois mois 13 fr.

AFFAIRE ARMAND.

Les nouvelles de Montpellier se résument dans les trois dépêches suivantes, adressées au *Progrès de Lyon* :

Montpellier, 26 mars, 5 heures du soir (directe). — Il y a eu une manifestation nouvelle à la gare ; une foule immense attendait Roux ; les femmes des halles portaient des couronnes et des bouquets. L'attente a été déçue, Roux étant allé directement à Saint-Andéol. La foule porte alors ses fleurs aux principaux témoins à charge et elle lance des pierres contre les boutiques fermées des témoins à décharge.

Montpellier, 26 mars, 6 heures du soir. — La troupe stationne devant la maison Armand pour la protéger ; le peuple continue à proférer des cris malveillants. De nombreux piquets sont placés devant les portes des témoins à décharge, portes que le peuple cherche à enfoncer.

Montpellier, dimanche soir, 27 mars. — Des attroupements se forment devant la maison Armand. La cavalerie a été remplacée depuis ce matin par l'infanterie et des soldats du génie. L'infanterie a dû faire le simulacre de plusieurs charges à la baïonnette. Comme bien d'autres, j'ai dû me réfugier dans une allée. Vers neuf heures, de nouvelles sommations ont été faites.

Sans la pluie qui tombe depuis ce matin, des malheurs auraient été peut-être à déplorer. Deux chevaux appartenant au peloton de hussards ont été, dit-on, blessés. Le jardin de M. Piquet, parent d'Armand, a été envahi.

On apprend de Morgion, localité où Armand possède une grande propriété, que les parterres ont été dévastés. Sans la pluie, la population de Morgion se serait peut-être rendue à Montpellier.

On a fait de nouvelles arrestations. P.-S. 30 arrestations ; 25 relâchés après interrogatoire ; 5 maintenus en arrestation.

Il faut ajouter à ces renseignements une lettre de Montpellier du 27, publiée par l'*Opinion nationale*, et qui donne les détails suivants :

tempes une légère moiteur. Ma compagne s'en aperçut. — Penchez-vous, me dit-elle. Et elle essaya mon front avec son mouchoir, plus doux qu'une aile de papillon. Cette fois ses doigts effleurèrent mes lèvres, et j'y laissai l'imperceptible empreinte de deux ou trois baisers furtifs. — Vous avez mérité cela, reprit-elle en souriant. — Que vous êtes généreuse ! murmurai-je avec ardeur. Je voudrais être Dante ou Pétrarque pour vous immortaliser ! — Je ne tiens pas à devenir immortelle. Mais j'ambitionne pour vous la célébrité ! — Alors je serai célèbre ! répliquai-je en m'exaltant. Mais aimez-moi !... Elle hésita d'abord, confuse et palpitante. Puis, se calmant par un suprême effort, elle me répondit avec une angélique fermeté d'accent et d'âme : — Eh bien, je vous aime ! A vous l'amour ! à vous la gloire ! — Je suis au ciel ! m'écriai-je à ses pieds, mains jointes, comme en adoration.

— Et voilà, grand-père, avec quelle promptitude inattendue vient d'éclater ce sublime aveu. Il est décidé — et c'est Olympe toute seule qui a décidé cela — que nous nous marierions aussitôt que j'aurai mis la dernière main à mon poème. Je lui exprimai la crainte que sa famille ne s'opposât à nos résolutions, elle me rassura en me disant que son père et sa mère

la laissaient entièrement maîtresse d'arranger son avenir. — Les oiseaux et les livres, ajouta-t-elle avec une douce malice, ne leur permettent pas de contrarier mes actions. Ce qu'il y a de plus vrai sans doute, c'est qu'ils ont confiance en la droiture de son esprit, en la prudence de ses sentiments, et ils ont bien raison. Donc me voici, pour la troisième fois, sur le point d'attacher à ma vie la guirlande fleurie de l'hymen. Quelle est bizarre cette facilité avec laquelle le cœur meurtri de la jeunesse reprend sa plénitude et sa vigueur ! Il me semble que je n'ai jamais aimé ni Caliste de Rochebrune ni Gratielle Dornans avec la passion dont je me sens animé pour Olympe de Treuil. Je vous dirai que j'ai revu les deux premières, l'une au bois en splendide équipage, l'autre au bal avec une couronne de duchesse au front ; et sincèrement, après une légère et rapide émotion causée par la surprise, leur aspect m'a laissé tout à fait indifférent. Ah ! le proverbe a raison : Un clou chasse l'autre. Un nouvel amour affranchit.

— Jusqu'à présent je n'entrevois rien qui puisse m'alarmer. Aucun nuage sur l'horizon de mes rêves. Olympe reçoit beaucoup d'hommes illustres à Fontenay-aux-Roses ; mais presque tous sont académiciens ou sénateurs. Leur gravité effraye ; on les honore, et

voilà tout. Il n'y a là de jeune et d'aimable qu'Elie Mariaker ; mais sa nature sympathise peu avec celle d'Olympe. Il la trouve trop brillante et trop lettrée. Il préfère les jeunes filles réservées et modestes, qu'il appelle des violettes humaines. Ce sont à peu près les seules qu'ait chantées sa poésie bretonne, mais avec quelle grâce et quel sentiment !

— Je travaille sans relâche, et j'aurai bientôt fini mon poème ; c'est vous dire que le mariage n'est pas éloigné. Préparez-vous donc à venir, en compagnie de ma chère petite Claudine, rejoindre à Paris.

— Votre heureux Dominique.

— Elie Mariaker m'annonce qu'il part pour la Bretagne et se rend à Douarnenez, où il a des intérêts de famille. Il se charge de vous porter ma lettre. Accueillez-le, grand-père, avec votre plus charmante cordialité.

Une troisième lettre de Dominique annonça bientôt la fin de son poème et le jour fixé pour son mariage avec Olympe de Treuil. Il écrivait :

— Hâtez-vous, grand-père. Toutes les dispositions sont prises. On n'attend plus que votre concours. Ne retardons pas trop le bonheur : il est si capricieux, si inconstant ! Ce n'est pas que je doute des résolutions d'Olympe ; assurément non. Elle est la fran-

chise, la loyauté même. Mais, en général, le dieu de l'hymen n'aime pas les ajournements.

— J'ai été présenté au directeur de la *Revue universelle*. C'est un homme poli mais froid, d'une bienveillance contenue et qui craint de s'engager. Il y a en lui du diplomate : il écoute beaucoup et parle peu. Mais on devine aisément que sous son silence observateur se cache un esprit fin et délicat. Il a lu mon poème. Hélas ! il ne paraît pas ressentir l'enchantement d'Olympe. Les observations qu'il m'a faites sont, je dois l'avouer, marquées au bon coin de la saine critique. Peut-être a-t-il un peu trop modéré la partie des éloges ; mais, au demeurant, il m'a fait pressentir son intention formelle d'accorder à mon œuvre la publicité de sa *Revue*. Dans une prochaine conférence, mon judicieux Aristarque m'indiquera avec précision les passages qu'il s'agit de modifier. Les modifications accomplies, les portes de la renommée me seront ouvertes à deux battants. J'en serai ravi, surtout pour Olympe, car la chère enfant est toute contristée de voir que le célèbre directeur ne montre pas un enthousiasme égal au sien. Il me semble même — je me trompe sans doute — que sa bonne opinion sur mon talent poétique en a subi un amoindrissement sensible. Est ce que le cœur

Une foule furieuse s'est portée chez M. le professeur Dupré, dont elle a voulu enfoncer les portes de la maison à coups de pierres.

Trois fois elle a pénétré dans la maison de M. Servent, le serrurier, et elle ne l'a abandonnée qu'après avoir tout saccagé.

M. Dupré, comme M. Servent, avait déposé dans l'intérêt d'Armand.

La même foule s'est portée chez ce dernier, a fait entendre les vociférations les plus horribles et a livré un assaut à sa maison.

Puis, pour faire contraste, elle est allée chez les témoins à charge Bayssade, Alquier, Amilthau. Elle leur a offert des fleurs et des couronnes que ceux-ci ont cru devoir accepter.

Enfin, la maison de M. Lisbonne, l'honorable avocat de Montpellier qui a prêté un appui efficace à MM. Jules Fayre et Lachaud, dans l'instruction de cette affaire, a été pour ainsi dire l'objet d'un siège; des pierres ont été lancées, et la porte a failli céder aux coups de barres de fer. Les murs portent encore les traces de ces violences.

M. Lisbonne était absent de chez lui quand elles ont été commises. Sa femme et ses enfants se sont ainsi vus tout-à-coup en face d'une odieuse agression.

Le *Messageur du Midi* contient des nouvelles plus rassurantes :

Sous l'influence des exhortations de l'autorité et des mesures énergiques qu'elle avait dû prendre, l'effervescence populaire s'est en grande partie calmée à Montpellier. Les attaques contre les personnes et les propriétés ne se sont pas renouvelées. Néanmoins, il y a eu encore, dans la soirée d'avant hier, dimanche, quelques rassemblements persistants et tumultueux devant la maison de M. Armand, dont la rumeur publique annonçait à tort le retour dans notre ville.

Dès le commencement de ces manifestations si regrettables sous tous les rapports, M. le général de division, M. le préfet et M. le procureur général se sont empressés de se rendre sur les points où elles se produisaient, et n'ont cessé de se mêler aux groupes, en rappelant par de paternelles, mais fermes paroles, ceux qui les formaient, au respect de la justice et de l'ordre public. Nous avons remarqué également la présence de M. le premier avocat général et de M. le procureur impérial.

La courageuse attitude, le langage plein de sagesse et de dignité de nos magistrats, ne sauraient manquer de ramener bientôt notre intelligente population à une plus saine appréciation des faits, et d'apaiser les esprits, surexcités par un sentiment de sympathie dont l'exagération tend à dénaturer le caractère de la manière la plus déplorable.

A en juger par le silence des journaux de la localité, l'ordre et la tranquillité seraient complètement rétablis à Montpellier, où lundi on

a vainement attendu le retour de M. Armand.

Ce jour-là, en effet, M. et M^{me} Armand ont quitté Marseille où ils s'étaient rendus immédiatement après la mise en liberté de M. Armand. Le *Nouvelliste*, qui annonce à la fois leur séjour et leur départ, ne dit rien du lieu de leur destination.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Le Corps-Législatif, dans sa séance du 30, a validé le pouvoir des trois nouveaux députés élus, l'un dans le département du Nord, les deux autres dans le département de la Seine.

MM. Stiévenard, J. Carnot et Garnier Pagès, ont prêté le serment d'obéissance à la Constitution, et de fidélité à l'Empereur, et ont été admis.

— La cour d'assises de Paris a complété mercredi le jugement relatif au complot des Italiens. Elle a condamné, par contumace, Mazzini à la déportation et à la solidarité des frais du procès, pour complicité dans cette conspiration dont il a été l'inspirateur.

Constatons à ce sujet que le *Morning-Herald* s'élève encore aujourd'hui avec indignation contre le maintien de M. Stansfeld, l'affilié payeur de Mazzini, parmi les lords de l'amirauté. A côté de l'arrêt de Paris il y a en Angleterre l'arrêt de l'opinion publique : tous les deux sont absolus et flétrissants pour les assassins et leurs amis.

— Mardi, dans la galerie de la Paix, S. A. le Prince Impérial inaugurait ses galons de sergent par un banquet auquel prenaient part ses compagnons d'armes, les enfants de troupe. L'Empereur et l'Impératrice assistaient en simples curieux à cette fête que le jeune prince a su présider avec une grâce et une cordialité charmantes.

— Jeudi, à midi ont eu lieu, à l'église de la Madeleine, les obsèques du vice-amiral Charles Penaud. L'assistance était nombreuse, et l'on remarquait, aux premières places, M. le comte de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies, et son état-major; les amiraux Rigault de Genouilly et Romain-Desfossés, tous les officiers généraux et supérieurs de la marine présents à Paris, les directeurs et les chefs de service du ministère et un grand nombre de fonctionnaires et d'amis du défunt.

On se plaisait à rappeler plusieurs traits de la carrière si bien remplie du vice-amiral Penaud, et l'on citait entre autres un fait qui s'est produit le jour même de sa mort : l'amiral était à l'extrémité, et son chef d'état-major donna ordre à la musique du bord de s'abstenir de jouer.

Frappé de ce silence, l'amiral fit venir le chef de musique et exigea de lui qu'il ne déro-

geât point à l'usage et qu'il fit exécuter les airs les plus joyeux de son répertoire. C'est au son d'une fanfare militaire que le commandant en chef de notre escadre d'évolutions a rendu son âme à Dieu, laissant dans tout le corps de la marine d'unanimes et profonds regrets.

— Nous apprenons qu'après deux années de veuvage, la reine d'Angleterre a décidé qu'elle quitterait officiellement le deuil. Le 6 avril, elle recevra les membres du corps diplomatique à Buckingham-Palace.

— On assure que l'Empereur se rendra à Cherbourg au commencement de mai pour passer en revue la flotte cuirassée.

— Le vice-amiral Fournichon est appelé à commander l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, en remplacement du vice-amiral Penaud, décédé.

— Le corsaire confédéré *Georgia* est entré, le 26 mars, dans la Gironde pour se ravitailler et faire quelques réparations. En vertu des règlements qui ne permettent pas aux navires ayant des poudres à leur bord de pénétrer dans le port de Bordeaux, la *Georgia* a dû jeter l'ancre devant Lormont, où elle est mouillée en ce moment.

« Cette apparition subite, dit le *Courrier de la Gironde*, a donné lieu à beaucoup de commentaires qu'explique la carrière aventureuse de ces hardis écumeurs de mers, qui ont pu jusqu'ici se soustraire aux poursuites d'une des premières marines du monde et porter impunément l'épouvante et la ruine au sein d'une des communautés commerciales les plus riches du globe. On a dit entre autres choses que c'est après avoir pris et brûlé dans le golfe de Gascogne le *Loyal-Scranton*, navire américain sorti récemment de notre port pour New-York, que la *Georgia* aurait été forcée de se réfugier en Gironde par suite des vents du nord. Nous ignorons le sort du *Loyal-Scranton*; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le pilote qui a entré la *Georgia* en rivière, venait de mettre dehors une goélette américaine.

« La *Georgia* est un beau navire monté de 300 hommes d'équipage et armé de 20 canons. Une assez grande quantité de visiteurs se sont rendus à son bord, où ils ont été reçus avec une grande courtoisie; mais, en dehors des plus brèves formules de politesse, il est impossible de rien tirer d'aucun des hommes de l'équipage. Ce silence disciplinaire, interrompu par de rares monosyllabes, n'ajoute pas peu à la physionomie étrange du navire et au sentiment de curiosité qu'il inspire. »

— On lit dans la *Lombardia* :
Hier matin nous avons assisté à un curieux spectacle : un jeune homme était conduit en prison, il avait une de ses mains prise dans une espèce de muselière de fer qui, paraît-il, lui causait une vive douleur, à en juger par ses cris et ses prières aux agents de la sûreté pu-

blique. Quelle était donc cette espèce de muselière? Voici l'explication. Un M. Andrea Varisco a imaginé de fabriquer un instrument pour prendre les coupeurs de bourse comme dans une souricière. — Il inventa donc un engin qui peut se placer aisément dans une poche de paletot et construit de façon que la main du voleur reste prise comme dans un étau.

Hier M. Varisco se transporta dans un des endroits qui sont le rendez-vous ordinaire des coupe-bourses, et ayant aperçu un individu qui paraissait suspect, il prit les allures d'un campagnard naïf, tira de sa poche une magnifique tabatière d'argent, et après avoir humé une large prise, il replaça tranquillement la tabatière dans sa poche munie de la souricière. Bientôt un jeune homme s'approche de M. Varisco et, en un clin d'œil, glisse la main dans la poche de ce dernier. Mais, hélas! le voleur se met à crier et à courir avec la main prise dans le piège. Il fut aussitôt poursuivi, arrêté et conduit en prison.

— Voici encore un extrait des 60,000 guérisons opérées par la délicieuse *Revalesscière* du Barry après que toute médication avait échoué.

N° 50,416 : M. le comte Stuart de Decies, pair d'Angleterre, d'une dyspepsie (gastralgie), avec toutes ses misères nerveuses, spasmes, crampes, nausées, douleurs à la poitrine et entre les épaules. — N° 47,421 : M^{lle} E. Jacobs, de souffrances horribles des nerfs, indigestions, éruptions, hystérie, mélancolie. — MAISON DU BARRY, 26, PLACE VENDÔME, PARIS; 77, REGENT STREET, LONDRES; et 12, RUE DE L'EMPEREUR, BRUXELLES. — En boîtes de 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 1/2 kil., 16 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. A. PIE fils, droguiste; DAMICOURT, pharm.; PASQUIER, pharm.; COMMON, rue St-Jean, 25; PERDRIAU, place de la Bilange, et les premiers Pharmaciens, Epiciers et Confiseurs dans toutes les villes.

Chronique Locale.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :
Dans la nuit de mercredi à jeudi, vers une heure, une lueur immense s'est élevée dans le quartier voisin de la cathédrale; c'était le feu qui dévorait une boutique de chapelier et une boutique de cordonnier, à l'entrée de la rue Saint-Gilles. Les secours, qui sont arrivés sans retard, n'ont pu que préserver les maisons voisines. Les deux boutiques étaient assurées; il n'y a eu aucun accident.

Un amateur distingué d'horticulture, dit un journal, vient de faire une précieuse découverte que nous recommandons à nos lecteurs. C'est de l'artichaut qu'il s'agit. On sait que les artichauts sont tous à peu près de même grosseur; mais, grâce à la découverte récente, on pourra avoir des artichauts d'une grosseur relativement énorme.

des femmes serait toujours comme une glace que le moindre souffle ternit ?

« A ce propos, je ne dois pas oublier de vous dire qu'un point noir vient de paraître dans mon ciel. Mais je répugne à croire qu'il contienne une menace pour mon avenir. En deux mots voici le fait : Un immense succès théâtral s'est produit, la presse l'a célébré par d'unanimes fanfares, et la foule curieuse, haletante, se précipite aux représentations du drame en vers acclamé chaque soir.

« L'auteur est un jeune homme, hier inconnu, dédaigné; aujourd'hui, glorieux, assailli. On l'a introduit dans la famille de Trenil, où tout le monde, même Olympe, lui a dressé un arc de triomphe. Certes, mon âme est pure de ce limon qu'on nomme l'envie. Cependant l'exagération d'un tel accueil m'a choqué. Je ne trouvais pas la cette justice distributive qui proportionne la récompense au mérite, la célébrité au nombre des chefs-d'œuvre. Qu'edt-on fait de plus s'il s'était agi de rendre hommage au génie consacré par l'expérience et par le temps? On n'admire plus, on s'engoue.

« J'ajouterai bien vite qu'Olympe n'a pas cessé d'être pour moi remplie de grâce, de tendresse et de bonté. C'est elle qui presse le plus vivement notre

union. Tout en comblant d'éloges le nouveau poète dramatique, elle se moque entre nous de sa laideur, qu'elle déclare aussi remarquable que son talent. Si j'étais fat, je me sentirais complètement rassuré. Mais, Dieu merci! la fatuité n'est pas mon défaut, et l'estime profonde que m'inspire ma noble Olympe cause seule ma sécurité. Au reste, il ne me paraît pas que Carl Martynn soit laid au degré qu'on prétend. Il est petit et chétif, mais son corps a de la souplesse et de l'harmonie. Son visage manque de régularité, mais l'animation lui communique parfois un rayonnement qui éblouit. Si la nature l'a mal doué physiquement, en revanche elle lui a donné l'âme d'un poète, et l'âme a toujours d'incomparables reflets de beauté.

« Vous voyez, grand-père, que je ne suis pas injuste envers lui. Je me flatte d'être d'autant plus impartial que je ne veux ni le craindre ni le dédaigner.

« Allons, grand-père, reprenez pour quelques semaines toute la vivacité de la jeunesse, surprenez-moi par la promptitude de votre arrivée à Paris, où vous attend, pour vous embrasser,

» Votre impatient

» DOMINIQUE.

« Décidément ce Carl Martynn est déjà plein de présomption et de vanité. Le succès le grise. Il ose entourer Olympe de ses obsessions. Je soupçonne même que ce soir il a poussé loin la hardiesse en lui parlant à voix basse, car elle a rougi et son regard s'est empreint de sévérité.

« Ah! qu'il y prenne garde!... Mais bah! ses assiduités cesseront bientôt, j'en réponds; grand-père, hâtez-vous. »

X.

La réponse du chevalier ne se fit pas attendre. Malheureusement elle n'était guère satisfaisante. Le vieillard était très-souffrant, l'altération de sa santé ne lui permettait pas un long voyage.

« Me rétablirai-je? ajoutait-il avec une mélancolique gaîté. J'y compte bien, en dépit de mon grand âge, car je me sens encore de la vigueur à l'âme, et je tiens à embrasser celle qui va devenir la compagne de ta vie. Mais, crois-moi, mon cher Dominique, n'attends pas mon rétablissement qui peut être tardif et marie-toi sans mon intervention. Je pense aussi qu'il ne faut pas ajourner le bonheur, car il a des ailes et s'envole aisément. Je t'envoie mille vœux, mille bénédictions. Partage-les avec ta fian-

cée, mon ami, et venez vite tous deux vers le pauvre malade qui s'attriste de ne pouvoir aller vers vous! »

Dominique communiqua la lettre à Olympe, qui parut la lire avec une vive émotion. Elle jugea convenable, néanmoins, de retarder d'un mois la cérémonie nuptiale, dans l'espoir que ce laps de temps suffirait à rendre la santé au chevalier.

« Je désire qu'il me donne la main pendant la solennité, dit-elle; les vieux parents portent bonne chance aux jeunes époux.

Ce sentiment était trop louable pour que Dominique essayât de le combattre. Malgré lui, cependant, il s'étonnait de voir qu'Olympe, si impatiente naguère de conclure le mariage projeté, en éloignait elle-même l'accomplissement. Mais il ne voulut point s'appesantir sur cette réflexion, et il s'empressa d'écrire à Kerlaz pour faire valoir tout le prix que la jeune fille attachait à la présence du vieillard.

(La suite au prochain numéro.)

